La Ville

[…]

Telle, le jour [[1]](#footnote-1)– pourtant, lorsque les soirs   
Sculptent le firmament[[2]](#footnote-2), de leurs marteaux d’ébène,

La ville au loin s’étale et domine la plaine  
Comme un nocturne et colossal espoir ;  
Elle surgit : désir, splendeur, hantise ;  
Sa clarté se projette en lueurs jusqu’aux cieux,

Son gaz myriadaire[[3]](#footnote-3) en buissons d’or s’attise,  
Ses rails sont des chemins audacieux  
Vers le bonheur fallacieux[[4]](#footnote-4)  
Que la fortune et la force accompagnent ;  
Ses murs se dessinent pareils à une armée  
Et ce qui vient d’elle encore de brume et de fumée

Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C’est la ville tentaculaire,  
La pieuvre ardente et l’ossuaire[[5]](#footnote-5)

Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d’ici s’en vont à l’infini

Vers elle.

Émile Verhaeren, « La Ville » (extraits), *Les Campagnes hallucinées*, 1893

1. Dans les vers qui précèdent, le poète évoque la ville le jour [↑](#footnote-ref-1)
2. Ciel [↑](#footnote-ref-2)
3. Ses lumières par milliers [↑](#footnote-ref-3)
4. Trompeur [↑](#footnote-ref-4)
5. Ici, référence au cimetière [↑](#footnote-ref-5)